"Pleure à ton aise"

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **62 (1933)**

Heft 2

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1041409

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'âme de nos petits.

« Pleure à ton aise »

Agnès est grande pour ses 7 ans, tandis que Marie est minuscule. Imaginez deux gentilles brunettes, deux minois innocents ; celui de Marie, encadré de boucles folles, qui ajoutent un charme piquant à sa physionomie enfantine.

Chaque matin, on voit trottiner sur la route deux tabliers roses : elles se donnent la main et ne se quitteront pas de la journée. Quand Agnès quitte son pupitre, sa petite sœur la suit. Lorsque j'appelle Marie pour tracer une lettre au tableau noir, elle attire avec elle la docile Agnès. Je me demande ce que Marie fera le jour où sa grande sœur ne sera pas en classe ?...

Or, le jour fatal est là ! Marie est arrivée toute seule ce matin. Il y a bien son frère, mais il n'est pas au même pupitre et elle ne peut le tenir par la main toute une journée. Pensez donc, un garçon !

La première demi-heure se passe sans incident et, pour la deuxième leçon, les plus petits se groupent autour de moi.

Peu à peu, je me rassure, mais, hélas ! voici que le menton de Marie se plisse de façon significative ; sa lèvre tremble. Elle tire de sa poche un immense mouchoir, le tient par une extrémité et l'approche insensiblement de son visage d'un geste familier aux tout petits. Je suis avec angoisse les présages de l'orage, mais je feins de ne rien voir, espérant conjurer la catastrophe. Peut-être serait-il à propos de la distraire :

— Marie, compte les petits canards.

Oh ! l'imprudente démarche ! Marie répond par un sanglot véhément, tandis que des larmes pressées roulent sur ses joues et marquent de taches sombres le tablier rose.

Désolée, je questionne :

— Marie, tu es malade ? tu as mal à la tête ? à l'estomac ? Marie, sois gentille, montre avec ta main où tu as mal.

Rien. Que faire ? la renvoyer à la maison ? Mais si c'est un caprice, elle recommencera demain. D'autre part, n'est-elle pas vraiment souffrante ?

Je suis comme ces mères trop vite inquiètes qui s'affolent aux moindres malaises de leurs enfants et quelques mamans du village m'ont avertie de me méfier des subites maladies de leur progéniture et de ma promptitude à ouvrir la porte de l'école. Marie continue sa plainte sur une note aiguë et violente qui n'est pas l'expression de la douleur et le regard hostile que je surprends, à travers les larmes, fixé sur moi, confirme mes soupçons. Evidemment, elle trouve que je tarde à faire le geste habituel : « Va chez maman. »

Ah ! quel soulagement à lui appliquer une claque retentissante ou à lui faire goûter le bienfait d'une douche !... Non ! arrière les procédés violents ! La fillette se tairait peut-être, mais elle garderait le dégoût de l'école et deviendrait une de ces âmes fermées et sournoises que nous rencontrons parfois dans nos classes.

Une idée soudain !

— Ah ! Marie, je devine, tu as tout simplement envie de pleurer ! Il fallait le dire tout de suite, car c'est très facile de te contenter. Seulement, si tu pleures debout, tu seras fatiguée. Viens t'asseoir à ton pupitre ; là, appuie-toi. Maintenant, tu es bien installée, pleure à ton aise.

Trente paires d'yeux ont suivi la scène avec stupéfaction et m'examinent curieusement. Il s'agit de se bien tenir ! Quant à Marie..., pleurer est un verbe trop doux pour exprimer les sanglots bruyants, les cris rageurs qui emplissent la salle ! Par précaution, je ferme toutes les fenêtres : il suffirait qu'on l'entendît pour établir ma réputation de tortionnaire et je crains à tout instant de voir la porte s'ouvrir devant un représentant de l'autorité civile.

Par prudence aussi, je m'éloigne le plus possible de Marie : je ne suis pas sûre de mes nerfs !

— Allons, vous autres, ne faites pas attention à Marie ; puisqu'elle a envie de pleurer, on peut bien lui faire ce plaisir, ça ne dérange pas du tout ; il n'y a qu'à ne pas écouter, n'est-il pas vrai ?

Noël, bon enfant, me rassure :

— Non, ça dérange pas et pis, on s'habituera... peut-être...

La petite hurle ainsi pendant une heure. Maman peut être tranquille ; sa fille a des poumons solides et des cordes vocales d'une force surprenante ! Sa gorge brûle, cependant, car elle se tait par intervalles, puis tousse à perdre haleine. Si, par malheur, elle rencontre mon regard dirigé vers elle, la lamentation reprend de plus belle.

10 heures ! Elle paraît se calmer !

— Tu veux écrire, Marie ? Donne ton ardoise, je vais mettre un modèle de jolies lettres.

Encore un geste maladroit ! Marie m'arrache le crayon des mains et la voilà partie dans un nouvel accès de rage.

— Ah ! pardon, Marie, je ne savais pas que tu voulais encore pleurer.

Elle n'en peut plus cependant et, malgré sa bonne volonté, sa gorge rauque se refuse à poursuivre la sérénade.

J'insiste : « Pleure un peu plus fort, ma petite fille... »

10 ½ heures. « Marie, tu oublies de pleurer ; on ne t'entend plus ; pleure, mon petit, pleure. »

Déjà, je sais ce qui va suivre, mais..., ô surprise..., au lieu des sanglots et des trépignements que j'attendais, Marie tourne vers moi un visage éclairé d'un sourire et des yeux d'une douceur caressante.

— Non, c'est assez ! ! !

— C'est assez ? tu crois vraiment ? il n'est que 10 ½ h., tu pourrais encore pleurer jusqu'à 11 h. et même davantage, car je reste en classe jusqu'à midi. Je t'assure qu'il faut encore pleurer un peu.

— Non, non, c'est assez.

Pour mieux me convaincre, elle tend vers moi un crayon et présente son ardoise. Je guide la menotte qui s'abandonne et répond au sourire. Nous sommes devenues deux amies ! L'affection qui naît en moi, pour elle, égale en intensité l'effort que j'ai dû faire pour ne pas céder à l'impatience !...

Il arrive parfois qu'un garçon, mettant sa main sur l'épaule de l'héroïne, lui dise d'un air malicieux : « C'est gai de pleurer, pas ? Marie... » Ce rappel du passé déclenche chez Marie un rire joyeux : elle est désormais la plus souriante petite fille de l'école.

SOCIÉTÉ DES INSTITUTRICES

Réunion mensuelle. — *A Romont,* jeudi 26 janvier, à 2 heures. — Conférence, thé, répétition de chant.